

Chapitre 1

Mes parents se sont rencontrés à Paris dans un bal. Mon père avait déjà fait pas mal de conneries. Un jour il m'a dit : J'ai sauté sur l'occasion parce qu'elle était jolie ta mère. Et puis ainsi, il se garait des voitures. Il avait fait de la taule pour vol. Ma mère l'a su plus tard.

Ma mère vouvoyait ses parents. Elle pensait que son père n'était pas le géniteur. Le géniteur était de la haute. Ma grand-mère était enceinte au moment de se marier.

J'ai un frère qui a deux ans et demi de plus que moi. J'étais le garçon manqué de la bande. Mon frère était raisonnable, timide, réservé.

Mes parents ont eu une première fille née à ... et morte à ... d'une broncho-pneumonie à un an et demie. Mon frère est né un peu avant qu'elle décède. A 15 jours, il a eu la coqueluche et a failli mourir aussi. Je suis née en 1935. Et moi, à l'âge de six mois, mes parents ont manqué me perdre d'une broncho-pneumonie double. Les médecins baissaient les bras, ils m'avaient condamnée. Ma mère s'est démenée, elle me donnait des cataplasmes, de l'oxygène, pour me sauver. Et ça a marché.

Un jour, quand on habitait au ..., à un Noël, un peu avant, j'ai vu les jouets dans l'armoire. J'ai été déçue parce que le Père Noël, ça ne pouvait être que les parents. C'était dans un petit appartement avec une armoire et une grande glace que j'ai aperçu les jouets. On nous raconte des histoires. Dans mon souvenir, dans des Noëls plus anciens, on retrouvait les jouets dans la cheminée de mes parents.

La petite enfance, c'est sur les routes, l'exode en 40-42. Il y avait des alertes quand on était dans l'appartement de Paris.

Avant l'exode, j'avais 7-8 ans, mes parents nous ont placés dans l'Yonne, au château de Chevillon. Là-bas, on a vraiment été heureux. Nous étions tous des réfugiés. Beaucoup se cachait des Allemands.

Un jour, mon père était venu nous voir, il portait l'uniforme. On était tous en famille, c'était la joie.

Un dimanche, y'a eu un accident. Un gamin avait disparu, un gamin de deux ans. On s'est mis à le chercher partout dans le bois. Le gamin s'était noyé. Il a été allongé dans l'herbe. Quelqu'un lui faisait des massages cardiaques et le frictionnait à l'eau de Cologne, mais il n'est pas revenu. Je me souviendrai toujours de ce jour-là. Je n'ai jamais oublié cet enfant. A son enterrement, nous, les enfants de réfugiés, on n'a pas eu le droit d'y aller.

Mon père, on lui avait fait miroiter qu'il allait gagner de l'argent. S'il pouvait gagner de l'argent et se faire des connaissances, il était partant. Et tout l'argent a été dévalué et ça ne valait plus rien après la guerre. Ma mère a voulu le suivre. Il s'était fait embringer par un parti politique. Toutes les péripéties que mon père a faites pendant la guerre et, surtout avec les femmes, lui ont apporté beaucoup de problèmes. Ma mère ne le quittait pas à cause de nous, les enfants. Mais dans la réalité, c'était des excuses, c'était le destin de ma mère. Elle tenait beaucoup à mon père.

Mon père s'était fait embringer par les Allemands. Il était parti de son plein gré. Il a même été sur le front de l'Est. Mon frère et moi, on a été placé en nourrice en Allemagne. Ma mère travaillait. Mon père travaillait pour Fernand de Brinon qui a été tué à la Libération. Mon père a fait 4 ans de taule seulement, grâce à ma mère qui a payé beaucoup d'avocats. Ça été reconnu qu'il n'avait pas participé. Tous ceux qui l'entouraient ont été tués.

En dernier, on était du côté de la frontière Suisse pendant plusieurs semaines, au château de Sigmaringen. Y'avait beaucoup de Français. On était bien vus. On passait notre

temps à se maquiller. Dans les tiroirs, y'avait des grenades. Y'avait des carrosses, des voitures. Mon père était avec de Brinon qu'il avait suivi. Ma mère faisait le ménage. Un jour, ma mère avait eu un pressentiment. Elle a voulu nous reprendre de la nourrice. Elle a dit à mon père : Va chercher les enfants parce que j'ai peur qu'il arrive quelque chose. Il est venu nous chercher en camionnette. On a passé la nuit dans la camionnette. On a passé la nuit suivante au château de Sigmaringen, il y avait l'écrivain Louis-Ferdinand Céline avec son chat. On n'est pas resté très longtemps. Il y avait des alertes de bombardement. Pour nous les gosses, c'était merveilleux, ce château. On voyait le Danube qui passait. Un beau jour, on nous a dit qu'il fallait partir. On est arrivé alors à la frontière suisse.